Faur, Louis François
Le sabot de fidélité

PQ
1982
F9S3

LE SABOT
DE FIDÉLITÉ,

MÉLODRAME,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR l'Auteur de la CINQUANTAINE.

Musique de M. Alexandre PICCINI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le 24 Brumaire an 14. (13 *Novembre* 1805).

Prix, 1 franc 20 cent.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 10, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XIV. (1805.)

PQ
1982
F953

PERSONAGES	ACTEURS.
LE COMTE PALMERIN.	M. *Robinot.*
LA COMTESSE sa femme.	*Mlle. Julie Diancourt.*
LE CHEVALIER ALCINDOR, habillé en hermite.	*M. Liez.*
ALCINDOR son fils.	*M. Lefevre jeune.*
GEORGES, paysan, père de Georget.	*M. Dounty.*
GEORGET, marié de la veille.	*M. Robert.*
GEORGETTE, sa femme.	*Mlle. Elomire.*
LUCETTE, sœur de Georget.	*Mlle. Amélie.*
LA DOUCEUR, geolier.	*M. Delpeche.*
MAD. FOLVILLE.	*Mlle. le Jeune.*
MAD. RENAUDIN.	*Mme. Vaudrin.*
Un Officier.	*M. Gautier.*
Juges du Camp.	
Chevaliers.	
Ecuyers, Pages.	
Ménétriers.	
Gardes.	
Troupes d'hommes et de femmes.	

La Scène se passe au Château du Comte.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LE
SABOT DE FIDÉLITÉ,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place. Des deux côtés il y a des arbres, et deux maisons vis-à-vis l'une de l'autre. Dans le fond, on voit le château du Comte, et sur le côté une tour, d'où l'on voit descendre les prisonniers à l'aide de leurs draps. Le jour commence à poindre.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES, LA DOUCEUR, *sortant chacun de chez eux.*

LA DOUCEUR.

Mon ami Georges, as-tu bien entendu, dès le matin, le son lugubre de la cloche?

GEORGES.

Oui; il y a donc quelque chose d'extraordinaire.

LA DOUCEUR.

Certainement. On tient dans ce moment conseil pour juger madame la Comtesse.

GEORGES.

Quoi! cette bonne, cette chère dame, qui fait tant de bien?...

LA DOUCEUR.

Elle-même. On dit tout bas qu'elle sera condamnée à mort.

GEORGES.

C'est y possible! Ça me serre le cœur.

LA DOUCEUR.

Et moi le gosier, au point que ce matin, je n'ai pas pu boire ma goute comme à l'ordinaire.

GEORGES.

Qu'a-t-elle donc fait ?

LA DOUCEUR.

Elle est jeune, jolie ; à son âge, le diable tente plus facilement, et, comme tu sais, monseigneur, le comte Palmerin, est vindicatif, colère.

GEORGES.

C'est vrai. Malgré ça, on dit qu'il n'est pas méchant.

LA DOUCEUR.

Non ; mais quand il se croit offensé, c'est un diable. Depuis six mois, sa femme est enfermée dans la tour, et comme on ne la voit plus, il fait répandre le bruit qu'elle est malade.

GEORGES.

Je l'ai cru comme les autres ; il y a déja huit jours, on est venu, de la part de madame, me demander ma fille Lucette, qui est sa filleule. Est-ce qu'elle serait aussi dans la tour?

LA DOUCEUR.

Oui ; cependant, elle est libre d'en sortir, mais elle ne veut pas quitter sa bonne maraine, qui, malgré tout ce qu'elle souffre, se porte à merveille, et que trop bien si elle doit mourir.

GEORGES.

Je ne peux pas croire qu'elle soit coupable. Sais-tu quelque chose là-dessus ?

LA DOUCEUR.

J'ai entendu chuchotter, et comme, après le vin, ce que j'aime le mieux, c'est d'écouter ; j'ai fait semblant d'être occupé, et j'ai prêté l'oreille à ce que disaient entr'eux les officiers de garde dans la tour, mes fonctions de geolier me permettent d'aller et venir, j'ai su qu'il s'agissait que madame la Comtesse est sortie plusieurs fois le soir, qu'elle a été rencontrée avec un jeune homme, que monseigneur est persuadé que son honneur est outragé, et qu'en conséquence il veut s'en venger.

GEORGES.

Bien. Mais la mort, cette correction-là est trop forte ; si notre femme fait des fredaines, pardine nous n'en mourons pas nous autres.

LA DOUCEUR.

On dit encore que monseigneur a été convaincu de

l'infidélité de sa femme, par un talisman qu'on lui a donné.

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est que çà ?

LA DOUCEUR.

C'est un sabot.

GEORGES.

Un sabot ?... Tais-toi donc.

LA DOUCEUR.

Oui, un sabot, qu'un fameux négromancien a fait, dit-on, pour essayer la vertu des femmes et des filles ; on boëte quand on a quelques reproches à se faire.

GEORGES.

C'est un conte que ça.

LA DOUCEUR.

Rien n'est plus véritable.... Il appelle ça.... attends donc.... comment.... Ah ! le théromètre, thérénomèttre de la fidélité.

GEORGES.

Voilà un thernomètre qui n'est qu'un brouille-ménage ; c'est l'invention du diable, voir boëter une femme ou une fille, qui auparavant allait droit comme un i ; c'est dire à tout le monde le secret des familles.

LA DOUCEUR.

Ça aura lieu aujourd'hui. Monseigneur, furieux de ce qui lui est arrivé, va ordonner à toutes les femmes de ses domaines d'essayer le sabot ; il ne veut pas être le seul dont la femme soit boëteuse.

GEORGES.

Est-ce que ça dure toujours ?

LA DOUCEUR.

Non ; ce n'est que le moment de l'essai.

GEORGES.

N'importe, ça n'en fera pas moins un beau charivari. (*musique.*) Mais, j'entends les gens de la noce, c'est le vin du lendemain qu'on apporte à nos mariés d'hier.

LA DOUCEUR.

Bon ; ma tristesse diminue un peu en parlant de boire.

(*musique.*) » Des jeunes garçons et des jeunes filles, » avec des rubans au chapeau et au corset, vien- » nent en dansant. On joue ensuite l'air : *Réveillez-* » *vous belle endormie.* «

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

GEORGET, *en robe-de-chambre, un bonnet de nuit avec un serre-tête rose.*

HÉBEN, me voilà ! On voit bien que vous n'êtes pas des mariés, vous autres, vous êtes levés de bon matin.

GEORGES.

Aujourd'hui, la paresse est permise.

GEORGET.

Mon petit papa sait bien que quand j'étais garçon, je ne manquais jamais d'être réveillé avant notre gros coq ; maintenant, je lui cède l'honneur d'être la première bête levée de la maison.

GEORGES.

Vas t'habiller. On n'attend plus que toi et ta femme.

LA DOUCEUR.

Elle se porte bien ?

GEORGET.

Comme un charme ; c'est une belle invention que le mariage. Ce que l'un veut, l'autre le veut ; tout est commun : le mari court au-devant de ce que sa petite femme peut désirer ; celle-là prévient sur tout son cher mari, si bien que de politesse en politesse, les semaines sont des jours, les mois sont des semaines, les années sont des mois, et que sans y penser on renouvelle son mariage avec le même plaisir qu'on avait d'abord fait la noce.

LA DOUCEUR.

Il est devenu fou, depuis hier. Nous verrons, dans quelques mois ; mais le déjeûner nous attend, dépêche-toi de revenir.

GEORGET.

Ma Georgette est habillée ; quant à moi, cela ne sera pas long, le bonheur me tient lieu de parure. Mais nous ne partirons pas sans danser. Je ne me sens pas d'aise, et je veux que tout le village partage ma joie ; je vais chercher ma petite, et je fais des entre-chats, des jetés-battus, pour commencer la journée.

(*Il rentre chez lui.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* GEORGET.

GEORGÈS.

EN les attendant, père la Douceur, chantes-nous une ronde ; mon fils nous trouvera en train quand il viendra... En place ; allons, faisons chorus.

RONDE.

LA DOUCEUR.

La fille à la mère Simone
N'osait jamais lever les yeux,
Si ben qu'on croyait qu'la fripponne
Tremblait d'prendre un amoureux.
Ah ! qu'c'était faux, et mon histoire
Va vous le prouver aujourd'hui ;
Jeunes garçons, daignez m'en croire,
La mine a ben souvent menti.

On la voyait toujours seulette,
Aucun amant n'en approchait ;
Mais le soir, au bois, en cachette,
C'était Lucas qu'elle cherchait.
C'n'était pas faux, et mon histoire
Va vous le prouver aujourd'hui ;
Jeunes garçons, daignez m'en croire,
La mine a bien souvent menti.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET, GEORGETTE.

(*On joue l'air : Serviteur à monsieur d'la Fleur.*)

» Les hommes saluent Georgette et les femmes Georget. » Un homme donne un bouquet à la mariée, une » femme au marié : l'homme prie Georgette à dan- » ser, Georget prie une femme. A la fin du dernier » couplet, Georget tombe en voulant faire un entre- » chat. On court le ramasser. «

LA DOUCEUR.

Mais tout c'sait, bentôt la mère
A Lucas l'unit sans retour ;
L'on alla vite chez le notaire
Cacher les fautes de l'amour.

C'est bien heureux, plus d'une histoire
Ne finit pas comm' celle-ci ;
Jeunes garçons, daignez m'en croire,
La mine a bien souvent menti.

GEORGET, *après être tombé.*

Ce n'est rien. J'ai tant seulement manqué de me faire une bosse au front, ce qui n'aurait pas été d'un bon augure pour mon entrée en ménage.

GEORGETTE.

Bien vrai, l'ami, tu n'ès pas blessé ?

GEORGET.

Non, mignonette, et pour te le prouver, je vais te faire sauter.

LA DOUCEUR.

Allons, c'est bien assez jouer, il faut penser au solide, la chanson m'a altéré en diable.

GEORGES.

Et moi de même Mettons-nous en marche pour le déjeûner.

GEORGET.

Que chacun prenne sa chacune ; les violons en avant.

(*On joue l'air :* Allez-vous-en gens de la noce. *Au moment même, on entend le son d'une cloche.*)

LA DOUCEUR.

Un moment. Voilà du nouveau, voyons ce que c'est...

(*Tout le monde revient sur l'avant-scène, et l'on voit flotter un grand drapeau noir sur la tour.*)

Ah mon dieu ! la pauvre femme !

GEORGES.

Quoi donc ?

LA DOUCEUR.

Elle est condamnée à mort.

GEORGES.

A mort !... madame la Comtesse ?

TOUS.

O ciel !

GEORGES.

Ce drapeau noir.

LA DOUCEUR.

Est le signal qu'elle va périr dans la journée.

GEORGES.

Je n'ai plus faim.

(*On joue l'air :* Tristes apprêts, pâles flambeaux ; *de Castor.*)

GEORGET.

C'est bien triste assurément. Est-ce qu'à cause de ça nous allons rester là ?

LA DOUCEUR.

Il serait malheureux de faire attendre la tante.

GEORGET.

Il a raison ; la douleur ne doit pas empêcher la politesse. C'est pourquoi reprenons le chemin du déjeûner. Marche. (*Les violons jouent, Georges les fait taire.*)

GEORGES.

Silence. La joie est cruelle dans un pareil moment.

GEORGET.

Il est fâché, le papa ; allons nous-en sans mot dire.

LA DOUCEUR.

Tes violons ne rendront pas le déjeûner meilleur.

GEORGET.

C'est vrai. Mais c'est bien plus gentil le lendemain d'une noce, de marcher au son des instrumens ; ça annonce le plaisir de la veille et du jour, ça met en train tout le monde, ça fait mettre les voisins sur leurs portes, on entend crier venez donc, venez donc : c'est la mariée qui passe ; elle est gentille ; voilà le marié : il est beau garçon, ça fait un joli couple, ils sont bien ensemble. Au lieu que quand on marche incognito, rien de tout ça ; on va dans la rue comme si on était marié depuis vingt ans.

LA DOUCEUR.

Tu ne seras pas si bavard dans ce temps-là. Décampons, car j'ai affaire.

(» La noce sort. Alcindor père, en hermite, arrête » Georges, au moment où il s'en va. »)

SCENE V.

ALCINDOR PERE, GEORGES.

ALCINDOR.

L'AMI, je veux te parler sans témoins.

GEORGES.

Que me voulez-vous ?

ALCINDOR.

Te proposer de faire une bonne action.

GEORGES.

Que puis-je faire ?

ALCINDOR.

Il faut m'assurer, par un serment, que tu ne me trahiras pas.

GEORGES.

Si je suis un méchant, mon serment ne m'empêchera pas de vous tromper ; si je suis un honnête homme, ma parole suffit, et je vous la donne.

ALCINDOR.

Il s'agit de sauver un innocent.

GEORGES.

Raison de plus pour m'instruire, et promptement.

ALCINDOR.

Je ne dissimule pas que tu peux courir des dangers.

GEORGES.

Si l'on ne s'exposait jamais, il n'y aurait pas de mérite à bien faire.

ALCINDOR.

Brave homme ? la Comtesse a bien jugé ton cœur.

GEORGES.

Est-ce elle qu'il faut servir ?

ALCINDOR.

Oui.

GEORGES.

Je ne balançais pas pour secourir un inconnu ; jugez de mon zèle pour cette respectable dame.... Mais elle est condamnée.

ALCINDOR.

Je le sais. Dans ce moment, peut-être, une main secourable va la délivrer.

GEORGES.

Ah mon dieu ! que je bénirai cette main-là.

ALCINDOR.

Tu le dois doublement, c'est celle de ta fille.

GEORGES.

Je ne sais où j'en suis... Expliquez-moi donc...

ALCINDOR.

Enfermée dans la tour avec cette vertueuse Comtesse, Lucette s'occupe en ce moment de lui rendre la liberté, je lui ai procuré les instrumens nécessaires pour faire au mur une ouverture suffisante pour échapper, je me suis apperçu qu'une pierre ne tient plus. Il n'y a pas de sentinelle du côté où elle doit tomber, à cause des fossés profonds qui défendent la tour. A l'aide de leurs draps, la Comtesse et ta fille peuvent y descendre, et de là

se sauver dans la campagne, par un souterrain dont j'ai su me procurer les clefs.

GEORGES.

Dieu vous entende! Je crois bien qu'une dame, comme madame la Comtesse, ne peut pas être coupable. Mais sur quoi son mari l'a-t-il fait juger?

ALCINDOR.

Sur un simple soupçon. Le chevalier Alcindor, qu'il ne voyait jamais, obtint sur lui quelques préférences; le comte irrité d'échouer dans ses prétentions, devint l'ennemi de la famille des Alcindor. Il chercha les moyens de la perdre, et trop bien servi par des amis prévenus, le prince ne tarda point à la croire coupable. On l'accusait de correspondance avec les ennemis de l'état, mais les preuves n'étant point suffisantes, on se contenta de sequestrer tous les biens de cette famille, que la misère rendit bientôt la plus malheureuse; le hazard en instruisit la Comtesse.

GEORGES.

J'entends, à l'insçu de son mari, elle va chez ces gens persécutés.

ALCINDOR.

Justement. Elle profite de l'obscurité de la nuit pour leur porter des secours, ne voulant confier ce bienfait à personne.

GEORGES.

Monsieur le Comte est sans doute instruit des sorties de sa femme.

ALCINDOR.

Il la fit épier, et la surprit un soir seule avec le jeune Alcindor, qui la reconduisait; il se crut offensé par le fils de son ennemi, juge de ses transports!

(*musique.*) « Pendant cette scène une pierre se détache » de la tour et tombe en bas. On passe par l'ouverture » des draps attachés ensemble; et le moment d'après » deux femmes, l'une après l'autre, se laissent glisser » le long des draps. Comme c'est dans l'obscurité et » l'éloignement, ce sont deux autres femmes qui » descendent. »

ALCINDOR.

Silence ... j'apperçois quelque chose?... la prisonière va s'échapper; ô ciel! délivre-là de tout fâcheux accident. (*musique.*)

GEORGES.

Dieu soit loué, madame la Comtesse est hors de dan-

ger.... Mais, je ne me trompe pas, c'est ma fille.... Ah ! je tremble que son bon cœur ne lui soit funestre. (*musique.*)

ALCINDOR.

Le ciel veille sur elle. Je m'étais mis à ta place, et mon cœur était oppressé.

GEORGES.

J'avoue que j'avais grand besoin de la voir en bas.

ALCINDOR.

Homme serviable, c'est chez toi qu'elles vont venir toutes deux.

GEORGES.

Si près du château ! elles ne seront point en sûreté.

ALCINDOR.

J'ai pourvu à tout. La Comtesse sera aveugle, et la fille son conducteur.

GEORGES.

C'est-il possible ?

ALCINDOR, *allant prendre un paquet dans la coulisse.*

Ce paquet contient ce qu'il faut pour leur déguisement. On ne pourra jamais penser qu'il cache si près celle que l'on va poursuivre, et j'aurai le temps de saisir une occation favorable pour l'éloigner du château. Au lieu qu'en fuyant dans ce moment la Comtesse serait bientôt reconnue et conduite à son bourreau. J'ai bien recommandé à ta fille d'entrer dans le bois et de prendre les détours les moins fréquentés pour se rendre chez toi. Cela exige un peu de temps.

GEOGRES.

Si la Comtesse était rencontrée, tout serait perdu,

ALCINDOR.

La providence sauvera l'innocence et la vertu.

(*musique.*) « On entend la cloche d'allarme, un officier » paraît dans la tour et apperçoit les draps qui sont » retés attachés à la tour. ».

ALCINDOR.

Quel contre-temps affreux ! aura-t-elle le temps déchapper? on vient; (*musique*) rentre ces habits dans ta maison; j'ai encore l'espoir qu'ils pourront servir à ces femmes. Adieu, je vais à leur rencontre pour prévenir, s'il se peut, le malheur qui les menace. (*Il sort.*)

(*Georges rentre chez lui quand les soldats paraissent*).

SCENE VI.

UN OFFICIER, DES SOLDATS.

L'OFFICIER.

MES amis, l'ordre est donné d'aller dans toutes les maisons. La Comtesse ne peut pas être loin, commencez d'abord par ce côté.

» Ils visitent la maison opposée à celle de Georges, qui sort » de la sienne. »

SCENE VII.

GEORGES *seul.*

RIEN ne paraît encore .. je suis sur les épines .. oh ! c'est sur, elles n'arriveront pas jusqu'ici... mais quel miracle !.. les voilà.

» Deux femmes, couvertes d'un voile, courent rapidement » le long des maisons, et entrent dans celle de » Georges, quand il leur a parlé. »

GEORGES.

Désabillez-vous vite, tout est là en entrant.

» Les gardes sortent de la maison au moment où elles » ferment la porte. «

SCÈNE VIII.

L'OFFICIER, LES SOLDALS, GEORGES.

L'OFFICIER.

LA visite a été bien faite, et je réponds qu'il n'y a rien. (*à Georges*) tu n'as pas vu une femme se sauver par ici ?

GEORGES.

Non.

L'OFFICIER.

En ce cas-là, poursuivons nos perquisitions.

(*Ils vont à la maison de Georges*).

GEORGES, *vivement.*

Messieurs, je vous assure qu'il n'y a pas de femme schez moi.

L'OFFICIER.

Tu nous dis cela bien vivement.

GEORGES.

Comme cela est. (*à part.*) Elles n'auront pas le temps de changer d'habits.

L'OFFICIER.

Ton air m'est suspect, raison de plus pour qu'on cherche partout dans la maison. Soldats, dépêchez-vous, pendant ce temps-là, je vais garder cet homme.

GEORGES, *à part.*

C'est fini; elle est perdue.

L'OFFICIER.

Si tu n'as rien chez toi, pourquoi te troubles-tu ?

GEORGES.

C'est que ... c'est que je n'aime pas qu'on me soupçonne.

L'OFFICIER.

Tu ès bien intrigué; je parierais qu'on va découvrir quelque chose: tant pis pour toi, car il y va de la vie de de sauver la Comtesse.

GEORGES, *à part.*

Ah mon dieu!

L'OFFICIER.

Cela t'épouvante. Qu'est-ce que cela te fait, si tu n'ès pas coupable.

GEORGES.

Ecoutez donc, c'est que quand il faut mourir on n'est jamais pressé de ça.

SCENE IX.

LA COMTESSE *déguisée en aveugle*, LUCETTE *en petit garçon*, *le chapeau sur les yeux*, SOLDATS ET LES PRÉCÉDENS.

L'OFFICIER.

Eh bien! qu'avez-vous trouvé ?

UN SOLDAT.

Rien, que cet aveugle et son petit conducteur.

GEORGES, *à part.*

Oh! pour le coup, j'en reviens de loin.

L'OFFICIER.

Je la croyais pourtant chez cet homme là, j'ai dans l'idée qu'il doit savoir de quel côté a passé la Comtesse, et je veux qu'il nous serve de guide dans nos recherches.

GEORGES.

Volontiers, je vous suivrai partout. Je ne savais pas ce que vous me vouliez avec tous vos soldats; maintenant, j'irai tout aussi gaiment que vous..

(*il sort avec les soldats.*)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LUCETTE.

LA COMTESSE.

Généreux enfant, c'est à ton courage que je dois ma délivrance.

LUCETTE.

Ma bonne maraine, ne parlez-donc pas de çà. Je vous aime tant, que si on vous avait fait périr, je serais morte avec vous.

LA COMTESSE.

O ma fille! mon ange tutélaire à quels maux tu t'exposes?

LUCETTE.

A rien du tout, je suis si peu de chose, que monsieur le Comte ne pensera pas à moi; et me voilà votre petit conducteur, je ne vous quitte plus. Ah çà, songez bien à faire l'aveugle. Celui qui a passé par ici, il y a quelque temps, était bien cassé, bien vieux; pour être comme lui, il faut vous baisser d'avantage. Au lieu de cette voix douce, prenez un ton rauque comme çà. (*Elle contrefait l'aveugle*) Voilà le pauvre aveugle.

LA COMTESSE.

Ne t'inquiette de rien, j'ai trop d'intérêt de n'être pas reconnue jusqu'à ce que je puisse méloigner. D'ailleurs, si tu veux tu parleras pour moi. (*musique.*)

LUCETTE.

Vîte à notre rôle, j'apperçois monseigneur.

SCENE XI.

LE COMTE, GARDES, PAGES, LES PRÉCÉDENS.

LE COMTE.

Comment est-il possible que cette femme se soit échappée sans qu'on la retrouve?

LUCETTE, *conduisant la Comtesse du côté des maisons, elle parle devant les autres ou auvergnat, ou provençal.*

Pauvre aveugle, qui n'a pas mangé d'aujourd'hui.

LE COMTE.

Il faut que quelqu'un l'ait aidée dans sa fuite. Le geolier serait-il coupable ?

LUCETTE, *s'en allant.*

Prenez compassion de notre misère, messieurs, mesdames.

LE COMTE *à l'aveugle.*

Eloignez-vous. (*Lucette et la Comtesse se disposent à sortir.*) Ces gens-là vont par tout, on ne se méfie pas d'eux, ils peuvent m'aider à retrouver ma coupable épouse. Approche.

LUCETTE.

Monseigneur, nous voilà.

LE COMTE, *donnant une pièce de monnoie à la Comtesse.*

Tiens, bonhomme, d'abord voilà pour toi, et si tu me sers fidèlement, je ne bornerai pas là mes bienfaits.

LUCETTE.

Monseigneur est trop bon.

LE COMTE.

Tâche de t'introduire dans toutes les maisons du pays, tu ès sans conséquence, on se gênera moins devant toi, ne perds pas une sillabe de ce qu'on pourra dire sur la fuite de la Comtesse, et sur la route qu'elle a pu suivre. Si tu m'aides à la retrouver, ta fortune est faite, et quand tu ne servirais qu'à m'instruire des divers sentimens de mes vassaux, je récompenserai tou zèle.

LUCETTE.

Soyez tranquille, un aveugle entend mieux qu'un autre, et moi j'ai les yeux les meilleurs du monde, votre commission sera bien faite.

LE COMTE, *à Lucette.*

Est-ce qu'il ne parle pas ?

LUCETTE.

Le pauvre homme a un asthme qui l'étouffe presque toujours.. Père Ambroise, est-ce que vous ne pourriez pas répondre à monseigneur ?

LA COMTESSE, *d'une voix étouffée.*

Pas trop... Il peut compter sur moi.

LUCETTE.

Vous l'entendez... Nous allons commencer notre ronde; si nous ne savons rien, ça ne sera pas de notre faute.

LE COMTE.

N'allez pas me tromper, car vous seriez punis sévèrement : venez ce soir au château me rendre compte de ce que vous aurez fait, et ne me forcez pas de vous envoyer chercher. Retirez-vous.

LUCETTE, *à part.*

Nous ne demandons pas mieux.

(*Elle sort avec la Comtesse.*)

SCENE XII.

LE COMTE, L'OFFICIER, GEORGES, SOLDATS.

L'OFFICIER.

MONSEIGNEUR, jusqu'à présent nos recherches ont été infructueuses.

LE COMTE.

Quoi ! pas d'indices ?..

L'OFFICIER.

Aucun. J'ai trouvé chez une vieille femme, le geolier à moitié ivre, et je l'ai fait conduire au château.

LE COMTE.

Qu'il soit renfermé dans l'une des tours, et continuez de faire les plus exactes perquisitions.

(*Il sort suivi de sa garde.*)

SCÈNE XIII.

GEORGES, L'OFFICIER, SOLDATS.

GEORGES.

PENDANT que j'étais d'un côté avec vos soldats, ce pauvre la Douceur a donc été pris.... C'est un honnête homme.

L'OFFICIER.

Cela se peut bien ; mais un geolier est responsable.

GEORGES.

Monsieur l'Officier, puisque me voilà devant ma porte, dispensez-moi de voyager davantage.

L'OFFICIER.

Volontiers. (*à ses soldats.*) Mes amis, nous savez qu'il

y a une bonne récompense pour payer vos peines, cela doit vous encourager à me bien seconder.

(*L'Officier sort avec sa troupe.*)

SCENE XIV.

GEORGES, GEORGET.

GEORGET.

Hében, papa, il n'y avait qu'à vous attendre?... Je ne sais pas, mais ça va bien mal pour un lendemain. Le papa qui manque d'un côté, un homme de la noce qui manque de l'autre, un déjeûner interrompu.... Une proclamation qui fait courir toutes les femmes; voilà une jolie journée que ça va faire.

GEORGES.

Que veux-tu dire?

GEORGET.

Qu'il est arrivé de belles choses, tandis que vous étiez là tout seul à vous promener. D'abord et d'un, la Douceur était avec nous, comme vous savez, c'est bien le meilleur convive, il mangeait comme trois affamés, il en était à son quinzième verre de vin, c'était rasade pour la mariée; il allait boire.... Ce que c'est que de nous?... Des soldats entrent, le voyent, lui sautent au col et l'enlèvent de table. Voilà le verre cassé, le vin renversé, et le pauvre père la Douceur, tout meurtri, tout étourdi, se met à crier; c'est fait de moi, mon vin est répandu: au même instant voilà le tambour qui se fait entendre.... On demande pourquoi c'est faire! C'est pour un Sabot, dit-on. Sabot, Sabot: ça coure de bouche en bouche, chacun veut être mieux instruit, on laisse le déjeûner, on coure dans la rue, et il ne reste plus à table que la bonne tante, parce qu'elle ne peut plus marcher. (*On entend une marche.*) Tenez, ça vient par ici, vous allez être au fait.

SCENE XV.

Les précédens, des SOLDATS, un TABELLION.

» Des Troupes défilent, des Officiers civils viennent » ensuite. Après un rappel général, tout le peuple » accourt, et le Tabellion lit. «

LE TABELLION.

De par monseigneur, il est enjoint sous les peines les plus sevères, à toutes filles et femmes, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante, de se rendre ce soir au château, pour y faire l'épreuve du sabot de fidélité.

(*On sort dans le même ordre qu'on est entré.*)

GEORGET.

Poulotte, il faudra que tu ailles avec les autres. Mais à propos, et ma sœur.

GEORGES.

Tu sais bien qu'elle est absente.

GEORGET.

Il ne faut pas moins qu'elle se trouve ici pour l'essai, il n'y a pas à badiner.

GEORGES.

Sois tranquille.

GEORGET.

Je vais m'amuser de la figure de certains maris. Petites femmes, nous saurons vos fredaines; ce qu'il y a de bon pour moi, c'est que mon mariage est encore trop jeune pour craindre quelque chose.

GEORGETTE.

Vas, il y aurait vingt ans que nous serions mariés, que tu pourrais être aussi tranquille.

GEORGET.

C'est parler ça; viens que je t'embrasse. Je vois que mon honneur est bien joliment gardé par toi. Mais conviens que ça va faire un beau tapage.

GEORGES

Mes enfans, monseigneur veut sans doute s'amuser, il ne faudra pas moins se rendre à ses ordres. En attendant, allez faire quelques visites, et nous nous retrouverons au château. (*à part.*) Ne perdons pas de vue ce que vont devenir ma fille et madame la Comtesse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente la cour du château. On apperçoit un jardin dans le fond, à travers un portique qui décore la façade; des deux côtés sont les ailes du bâtiment.

SCÈNE PREMIERE.

MAD. RENAUDIN, MAD. FOLVILLE.

» On voit arriver plusieurs femmes qui regardent et qui » vont dans le jardin, deux seules restent, l'une de » 55 à 60 ans, mise avec prétention, et l'autre de 18 » à 20 ans, habillée en dévote.

Mad. RENAUDIN.

Il faut convenir, ma chere madame Folville, qu'il passe dans la tête de monsieur le Comte de bien singulières idées.

Mad. FOLVILLE.

Faire essayer un sabot à toutes les femmes, c'est une extravagance... Croyez-vous, madame Renaudin, qu'il ait réellement la vertu de faire boëter une femme qui aurait pu s'oublier ?

Mad. RENAUDIN.

Rien n'est plus vrai, pour moi je ne crains rien; car je ne me rappelle pas de mettre mise dans ce cas là dans ma jeunesse. Il est vrai que je n'ai pas beaucoup de mémoire.

Mad. FOLVILLE.

Je suis bien tranquille aussi, on a des principes, mais je plains les femmes, s'il y en a, qui ont quelques reproches à se faire. Les hommes sont si entreprenans.

Mad. RENAUDIN.

Et puis il font un crime de la faute qu'ils nous font commettre. Ils veulent que leurs femmes soient des dragons de vertus, et celles des autres, des modèles de faiblesse, c'est injuste.

Mad. FOLVILLE.

C'est révoltant : est-ce nous, pauvres femmes, bien douces, bien timides, qui allons chercher les hommes ?

Mad. RENAUDIN.

Certainement non ; on sait ce qu'on se doit : Adonis lui-même ne m'aurait pas fait faire un pas pour le trouver.

Mad. FOLVILLE.

Savez-vous que c'est une perfide invention qu'un sabot comme celà ? C'est surément un maudit génie qui a voulu nous jouer quelques mauvais tour.

Mad. RENAUDIN.

On dit qu'un vieil Arabe, à force de conjurations, a

évoqué le démon qui tourmente notre sexe pour créer ce chef-d'œuvre de méchanceté : car en essayant ce vilain sabot, ne peut-il pas vous prendre une crampe ?

Mad. FOLVILLE.

Une douleur ? et voilà tout de suite une vertu de sacrifiée. En bonne justice, on devrait brûler cet impertinent sabot là.

Mad. RENAUDIN, *qui a entendu ces dernières paroles.*

C'est bien vrai. Le pied d'une jolie femme sera à la torture là dedans, la jambe peut fléchir sans le vouloir.

Mad. FOLVILLE.

Personne n'est plus sujette que moi aux faux pas.

Mad. RENAUDIN.

C'est au moment où l'on veut se tenir le plus droit que le pied vous manque.

Mad. FOLVILLE.

Je l'éprouve souvent, Madame, et si cela m'arrive aujourd'hui. Voilà pourtant une réputation perdue ? Voyez à quoi cela tient.

SCENE II.

GEORGET, LES PRÉCÉDENS.

GEORGET, *accourant.*

Mesdames, dites moi donc ce qu'elle est devenue ?

Mad. RENAUDIN.

Que veux-tu ?

GEORGET.

Ce n'est rien que ma petite femme, qui est allée je ne sais de quel côté, pendant que je parlais à quelqu'un.

Mad. RENAUDIN.

Elle est probablement au jardin.

GEORGET.

Dame, voyez-vous, c'est que pour un mari, marié d'hier, une minute d'absence, c'est bien long.

Mad. FOLVILLE.

Et, dans quelque temps, tu trouveras peut-être qu'un jour d'éloignement n'est qu'une minute. Adieu l'ami : l'année prochaine tu ne seras pas si empresse.

(*Les deux femmes sortent.*)

SCENE III.

GEORGET, *seul.*

Ils me disent tous la même chose, est-ce qu'ils veulent me porter malheur? Ils auront beau faire, je serai toujours amoureux; je me suis arrangé pour ça. Mais que viennent faire cet hermite et cet aveugle.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, ALCINDOR père, LUCETTE, GEORGET.

GEORGET.

Papa l'hermite, est-ce que vous venez pour consoler les maris dont les femmes vont trébucher? Vous n'aurez pas cette peine la pour moi, madame Georget est à l'épreuve de tous les sabots de la terre, et les sorciers seront bien fins, s'ils la font seulement boëter d'une ligne. Je vais la chercher.

SCENE V.

LA COMTESSE, L'HERMITE, LUCETTE.

LA COMTESSE.

Me voici donc dans ce même château, où l'arrêt de ma mort a été prononcée.

ALCINDOR.

Je frémis de la nécessité où vous êtes d'y rentrer.

LA COMTESSE.

Malgré l'ordre de mon mari, qui m'avait enjoint de m'y rendre, je voulais me dérober à ses recherches, quand vous avez vu qu'un officier de sa suite m'a conduite ici. Le Comte veut me parler; je suis son espion contre moi-même, et quelque pénible que soit ma situation, je veux tâcher d'en tirer parti.

ALCINDOR.

Comment!

LA COMTESSE.

Mon mari est emporté, vindicatif; mais il est susceptible d'un retour sur lui-même. Les apparences sont contre moi; il m'a fait juger d'après l'erreur qui le séduit.

ALCINDOR.

Quoi! vous le justifiez, quand la mort vous attend?

LA COMTESSE.

J'ose croire qu'il m'empêcherait d'y aller. J'ai besoin d'en être persuadée.

ALCINDOR.

Trop respectable femme!

LA COMTESSE.

On avilit le nœud qu'on a formé, en déshonorant l'époux que le ciel nous donne; le mien, tout injuste, tout coupable qu'il paraît, est encore à mes yeux, l'être que je dois respecter.

ALCINDOR.

Toutefois, profitez cette nuit, des moyens de fuir qui vous sont offerts. Des chevaux, postés de distance en distance, vous feront sortir en peu d'heures des domaines du Comte.

LA COMTESSE.

Cette journée va fixer ma résolution. On me croit tellement aveugle, que j'ai moins de crainte d'être reconnue. Mais bon hermite, expliquez-moi donc, comment vous pouvez me procurer tous les secours que vous m'offrez?

ALCINDOR.

Madame, tout devient facile à l'homme guidé par l'amitié et la reconnoissance. Puis-je faire moins pour ma bienfaitrice?

LA COMTESSE

J'ai eu le bonheur de vous obliger!

ALCINDOR.

Oui madame; et c'est pour m'avoir secouru, que vos jours sont en danger.

LA COMTESSE.

Quoi! vous seriez....

ALCINDOR.

Alcindor: persécuté par votre mari, sans être à peine connu de lui. Femme respectable! fière de votre vertu, pouviez-vous croire qu'une bonne action vous fit porter des fers?

LA COMTESSE.

Dans quel état je vous revois? Et votre femme...

ALCINDOR.

Hélas ! elle n'est plus ; le chagrin a terminé ses jours. Mon fils m'avait déjà quitté, espérant parvenir à désabuser le roi sur mes prétendus crimes. Seul, livré à mes malheurs, je résolus de consacrer à Dieu, le peu de temps qui me restait à vivre ; je fis vœu de succéder à un hermite qui venait de mourir. La prière calma mes maux. Je commençais même à me trouver heureux, quand le récit de votre cruelle avanture, vint porter de nouveau le trouble dans mon ame. Je cherchai un prétexte pour me rendre au château, le hasard me l'offrit. Un jour de chasse, le Comte écarté de ses gens, vint se reposer à mon hermitage : sa vue me fit frémir d'horreur ; mais je pensai à vous, et le ciel m'inspira sans doute. Votre époux prit plaisir à m'entendre, et dans la persuasion qu'il parlait à un saint homme, m'engagea de le venir voir. J'étais le lendemain au château. J'obtins la permission de vous voir, sous le prétexte de vous arracher l'aveu de vos fautes : vous savez le reste. Il fallait pourvoir à votre sureté ; il me reste un ami, nouvellement de retour dans cette contrée, et c'est dans sa bourse, que j'ai trouvé les moyens de vous soustraire au tyran qui vous poursuit.

LA COMTESSE.

Généreux chevalier, vous feriez aimer la bienfaisance, si elle n'était pas le plus grand des plaisirs. (*musique.*)

SCENE VI.

GEORGES, LES PRÉCÉDENS.

GEORGES, *après avoir regardé de tous côtés.*

On ne m'a donc pas trompé ? Comment, vous avez osé venir ici ?

LA COMTESSE.

Rassure-toi ; en cédant à la nécessité, je crois n'avoir aucun danger à courir.

GEORGES.

Je suis encore tout tremblant de vous savoir dans ce château.

LUCETTE.

Papa, madame fait l'aveugle à merveille, et moi je demande l'aumône assez bien, puisqu'on me donne tout plein d'argent. On est bien loin de se douter que c'est

nous ; mon petit baragoin déroute tout le monde. N'appréhendez rien.

GEORGES.

Je ne serai tranquille, que quand vous serez bien loin.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

GEORGET.

HÉBEN, ce n'est-il pas singulier ? ces femmes qui me chassent, elles disent qu'elles ne veulent pas d'hommes avec elles ; c'est pour parler sabot, je vois bien çà. On peut dire qu'elles sont furieusement tourmentées. ; elles font un grand cercle, parlent à demi-voix, c'est indigne dit l'une, c'est fort mal s'écrie l'autre... douter de ma vertu, soupçonner mon honneur... Plus loin, il y a des groupes d'hommes qui les regardent, et j'ai vu des figures de maris qui s'allongent déjà.

GEORGES.

Tais-toi ; tu as l'air de te réjouir du malheur des autres.

GEORGET.

Ma foi, tant pis pour ceux sur qui le sort tombera ; mais à-propos de çà, dans toute l'assemblées je n'ai pas vu ma sœur.

GEORGES.

Qu'est-ce que cela te fait ?

GEORGET.

Comment ! ce que ça me fait ? comme si l'honneur de famille n'y était pas intéressé. Est-ce qu'une femme peut se dispenser de faire l'essai sans faire croire qu'elle a peur ? Lucette devrait être ici une des premières ; quand on ne craint rien on va la tête levée.

GEORGES.

Est-ce que tu soupçonnerais ta sœur ?

GEORGET.

Non, mais ça me fâche qu'elle ne soit pas là, encore une fois ça n'est pas bien. (*Lucette qui s'est approchée lui pince le bras.*) Ahi ! ahi ! ce petit sournois qui vient de me pincer le bras. (*Il va pour le battre*) Attends, attends, je vais t'arranger.

GEORGES, *se mettant au-devant.*

Doucement, c'est un enfant qui joue, et contre lequel tu ne dois pas te fâcher.

GEORGET.

Quoi ! vous prenez son parti ? est-ce qu'il ne peut pas jouer autrement qu'avec mes membres ? qu'il vienne me demander quelque chose. Ce qu'il aura de moi, ne se mettra pas dans la poche.

ALCINDOR.

Tu ne sais donc pas que cet enfans là est sous ma protection.

LA COMTESSE.

Oui, je le défendrai.

GEORGES.

Tiens, jusqu'à l'aveugle qui s'en mêle, ça lui va bien. Bon homme, j'ai pitié de tes yeux, sans ça tu verrais...

(*Il le menace.*)

GEORGES.

Silence, et suis moi, je ne veux pas que tu restes ici.

GEORGET, *sortant.*

On me chasse d'un côté, et voilà encore qu'on me renvoie de l'autre. Si cela continue comme çà, je ne saurai plus où aller. En vérité, depuis ce matin, voilà une drôle de journée qui se prépare.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, ALCINDOR, LUCETTE.

LUCETTE.

Vous voyez que mon frère est trompé comme les autres.

LA COMTESSE.

Le premier moment m'a coûté, mais je suis déjà faite à mon déguisement.

ALCINDOR.

Puisque vous êtes forcée de voir votre époux, et de lui rendre compte de ce que pensent les habitans, tachez de lui faire entrevoir que sa conduite le fait détester. De mon côté, je vais lui parler plus vivement encore, le voici éloignez-vous toutes deux. (*Elles sortent. Musique.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ALCINDOR.

LE COMTE.

Venez-vous encore me parler en faveur d'une infidèle?

ALCINDOR.

Je vous l'ai déjà dit, la Comtesse n'est pas coupable. Votre prévention vous égare. Interrogez l'opinion publique, elle est presque toujours l'organe de la vérité.

LE COMTE.

Que m'importe ce que pense les autres; tout me dit que ma femme m'a trompé.

ALCINDOR.

Quelles preuves en avez-vous?

LE COMTE.

Ses sorties pendant la nuit.

ALCINDOR.

Je vous répète qu'elle portait des secours à des infortunés.

LE COMTE.

Pourquoi me l'avoir caché?

ALCINDOR.

Le malheur de cette famille était votre ouvrage; elle craignait de vous irriter encore.

LE COMTE.

Aller chez mes ennemis!

ALCINDOR.

La bienfaisance n'en connaît pas.

LE COMTE.

Justifierez-vous ses rendez-vous avec le jeune Alcindor? Ne les a-t-on pas rencontrés ensemble? ne l'ai-je pas surpris aux genoux de ma coupable épouse?

ALCINDOR.

Les parens de ce jeune homme pouvaient-ils laisser retourner seul, pendant la nuit, l'ange tutélaire qui daignait pourvoir à leurs besoins; accablés sous le poids des maux, leur fils devait se charger de la reconnoissance de la famille; il n'avait pas d'amour pour la Comtesse; cette femme céleste commandait l'admiration et le respect. Dans l'exaltation de ses sentimens, Alcindor a pu se permettre de tomber aux pieds de votre épouse,

mais cette action, quelquefois criminelle, n'était alors qu'un pur hommage à la vertu, de même que l'on se prosterne devant la divinité, quand on a des grâces à lui rendre.

LE COMTE.

Vous la deffendez avec trop de chaleur.

ALCINDOR.

Malheur à celui qui ne prend pas vivement le parti de la justice : cruel époux, croyez-vous être en droit de déshonorer une femme innocente ? Vous n'avez jamais mérité de la posséder, si vous ne révoquez à l'instant même le jugement inique qui la condamne.

LE COMTE.

Vieillard, j'ai souffert vos conseils ; mais quand le zèle devient indiscret, je sais le réprimer.

ALCINDOR.

Je n'ai pas cherché à venir dans cet asile ; j'ai suspendu, pour vous, les pieuses occupations d'un solitaire détaché des vains songes de la vie ; j'ai cru que vous aimiez la vérité, ne seriez-vous pas digne de l'entendre ?

LE COMTE.

C'en est trop, tant de témérité....

ALCINDOR.

Ajoutez aux reproches que vous avez à vous faire, celui d'immoler un vieillard qui cherche à vous éviter un crime ; je suis prêt au sacrifice ; le peu de jours qui me reste, ne vaut pas la peine d'être racheté par une basse rétractation. Le juge suprême ne tardera peut-être pas à nous demander tous d'eux à son céleste tribunal, pourrez-vous alors réclamer son indulgence, vous qui n'avez pas daigné même être juste. (*Il sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, *seul.*

QUEL pouvoir cet homme a-t-il donc sur moi ? Tout autre eut été déjà puni. (*Musique.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, UN OFFICIER, *des gardes qui mènent le geolier.*

L'OFFICIER.

MONSEIGNEUR, voici le geolier à qui vous desirez parler.

LE COMTE.

Et cet aveugle, que j'ai dit de conduire au château, est-il arrivé ?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

Qu'on me l'amène.

(*L'Officier sort avec ses gardes.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA DOUCEUR.

LE COMTE.

Comment la Comtesse a-t-elle pu sortir de la tour ?

LA DOUCEUR.

Monseigneur, vous le savez bien. Quand on fait un trou au mur, on n'a pas besoin de la porte.

LE COMTE.

Personne n'est entré ?

LA DOUCEUR.

Personne, que l'hermite et la jeune fille, qui avaient votre permission.... Oh ! pour ce qui est de l'exactitude, c'est mon fort.

LE COMTE.

Comment a-t-elle pu se procurer des outils pour enlever une pierre ?

LA DOUCEUR.

Je n'en sais pas plus que vous là-dessus ; ça nous passe tous, l'officier de garde, les soldats et moi.

LE COMTE.

On t'aura payé pour l'aider dans sa fuite.

LA DOUCEUR.

J'aime l'argent, et c'est assez du goût de tout le monde, mais il ne me ferait pas broncher de ça, pour trahir mon devoir.

LE COMTE.

On t'aura fait boire.

LA DOUCEUR.

Je ne refuse jamais une bouteille de vin, c'est vrai ; je me tappe fort joliment par circonstance, mais je me dégrise si l'on me propose une mauvaise action.

SCÈNE XIII.

Les précédens, LA COMTESSE, LUCETTE, *conduite par l'Officier.*

LE COMTE, *au Geolier.*

Ce ton d'assurance ne m'en impose pas ; je te croirai coupable et te punirai de l'évasion de la Comtesse, jusqu'à ce que j'aie d'autres preuves.

LA COMTESSE, *grossissant sa voix.*

Il est innocent.

LE COMTE.

Qu'en sais-tu ?

LA COMTESSE.

Tout le monde le dit.

LUCETTE.

Dans le pays, on assure que votre femme s'est enfuie seule, sans le secours de personne.

LA DOUCEUR.

Je ne leur fais pas dire, monseigneur, vous l'entendez.

LUCETTE.

Monseigneur est trop bon, pour punir un homme d'une faute qu'il n'a pas faite.

LA DOUCEUR.

Il n'y a pas à répondre à ça, monseigneur, et je vais vous parler franc. Si madame la Comtesse eût voulu me payer pour sortir, j'aurais répondu en l'enfermant de plus belle.... Mais si j'avais vu ses beaux yeux en pleurs, si elle fut venue me dire, avec sa petite voix tendre : père la Douceur, je suis innocente et je vais mourir, sauves-moi, mon ami, je ne serai pas plutôt défunte, que ton maître me regrettera ; je ne dis pas que peut-être ça ne m'eût pas remué le cœur, et que d'attendrissement en attendrissement, je n'eusse pas lâché la clef de la porte. Dame, voyez-vous, on n'a pas toujours des femmes comme ça à garder ; si douce, si bonne, si bienfaisante, mon cœur seul m'aurait fait faire faux bond à ma fidélité ; mais je n'ai pas eu cette peine là, foi d'honnête geolier, elle a décampé sans moi.

LA COMTESSE.

Je l'atteste.

LE COMTE.

Qui t'a si bien instruit ?

LA COMTESSE.

La Comtesse elle-même, qui ne veut pas être cause du malheur de personne. (*Voyant qu'elle a commis une imprudence, elle se met à tousser.*)

LUCETTE, *à part.*

O ciel!

LE COMTE.

Tu l'as vue?

LUCETTE.

Non; puisqu'il est aveugle, mais c'est moi.

LE COMTE, *à l'aveugle.*

Dans quel endroit?

LUCETTE.

Vous voyez que son asme l'étouffe, je vais répondre pour lui. Elle était probablement entrée dans un taillis fort épais, qui est au bout du bois. Nous passions par-là quand trois chevaliers, dont l'un conduisait un cheval, s'aprochent et l'appellent à voix basse. Madame la Comtesse s'élance à l'instant sur le cheval, nous apperçoit et nous crie: vieillard et toi, jeune homme, témoins de ma fuite, publiez dans tout le pays que la Comtesse, faussement accusée, se soustrait à la mort: mais que personne n'a contribué à sa délivrance; que le Comte, injustement prévenu, n'accuse qui que ce soit, et se contente d'une victime; bientôt elle est éloignée, et sans doute à jamais perdue pour vous.

LA DOUCEUR.

Vous voyez, monseigneur, si c'est de ma faute.

LE COMTE.

Cela suffit, sors.

LA DOUCEUR.

Monseigneur, si c'était un effet de votre part de dire qu'on ne me remette plus dans ce vilain cachot d'où je viens: je commence à croire que ça n'est pas gai du tout d'être là-dedans.

LE COMTE, *à l'Officier.*

Qu'on le laisse libre. Je le charge d'aller inscrire le nom des femmes qui sont dans le jardin.

LA DOUCEUR.

Volontiers, monseigneur; à la joie que je sens d'être dehors, on dirait que j'ai été un siècle en prison.

(*Il sort avec l'Officier.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, LUCETTE.

LE COMTE.

Ma femme est donc échappée ?

LUCETTE.

Elle doit être à présent hors de vos domaines.

LE COMTE.

Etes-vous entré dans beaucoup de maisons ?

LUCETTE.

Dans presque toutes.

LE COMTE.

Que dit-on ?

LUCETTE.

Je n'ose pas le répéter.

LE COMTE.

Je le veux.

LUCETTE.

Hé bien, il n'y a qu'une voix pour vous accuser.

LE COMTE.

De quoi ?

LUCETTE.

De persécuter votre femme. Elle est trop vertueuse, dit-on, pour être criminelle... On la bénit, et vous, l'on vous craint, et on ne vous aime pas.

LE COMTE.

Les malheureux ! je saurai me venger.

LUCETTE.

Vous punirez donc tout le pays.

LE COMTE.

L'épreuve qu'on doit bientôt faire, va convaincre tous les incrédules.

LUCETTE.

Voilà une belle chose, qu'un sabot.

LE COMTE.

Laissez-moi tous deux.

LA COMTESSE, *à part.*

Il est agité ; grand dieu ! change un caractère trop altier : ne souffre pas que l'orgueil et l'amour-propre détruisent plus long-temps, dans son cœur, le germe des vertus. (*Elle sort avec Lucette.*)

SCENE XV.

LE COMTE, *seul.*

Quoi ! je serais regardé comme un tyran ?...

SCENE XVI.

LE COMTE, LA DOUCEUR.

LA DOUCEUR.

Monseigneur, ne voilà qu'un échantillon de liste, et je dis que ça commence à figurer ; je vais par-là, enregistrer les autres.

LE COMTE.

Tu appelleras toutes les femmes, chacune à leur tour, et tu auras soin de faire une marque à côté du nom de celles qui éprouveront l'influence du sabot. (*il sort.*)

SCÈNE XVII.

LA DOUCEUR, *seul.*

J'ai là une singulière commission ? Il y a plus d'un mari qui n'est pas tranquille, et je sens à part moi quelque chose qui me chiffonne. Madame la Douceur est la quatrième sur la liste ; il serait bien cruel, pour le marqueur, de voir qu'il a incognito quelqu'associé à son ménage.

SCENE XVIII.

LA DOUCEUR, GEORGES.

GEORGES.

Quoi ! te voilà ? on te disait dedans.

LA DOUCEUR.

J'en sors. J'étais rond en venant de chez la tante, quelques heures de cachot vous dégrisent son homme à merveille.

GEORGES.

Cela te devrait moins couter qu'à un autre. Un geolier est fait à la prison.

LA DOUCEUR.

Distinguo. Pour garder les prisonniers, à la bonneheure. Mais pour lui, négo. D'ailleurs, on m'avait enfermé avec mon ennemi.

GEORGES.

Qui donc?

LA DOUCEUR.

Une cruche d'eau, que j'avais à côté de moi pour tout potage. Mais je te quitte, pour remplir une fonction importante, dont je suis chargé par monseigneur. (*il sort.*)

SCENE XIX.

GEORGET, GEORGES.

GEORGET, *accourant.*

PAPA, voilà le moment de l'épreuve; j'ai vu le sabot qui vient de se promener dans le pays, ça fait un coup-d'œil superbe.

GEORGES.

Nous allons voir ce que c'est.

GEORGET.

Tout le monde accourt, c'est la curiosité d'un côté, et la peur de l'autre. Pour moi, je vais me fourer quelque part pour tout examiner à mon aise; place, voilà qu'on arrive. (*Il se met dans la première coulisse.*)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, *Suite.*

» Un détachement de troupes marche en avant; en suite
» viennent des joueurs d'instrumens; un groupe de
» vieillards avec des bouquets: deux vieilles femmes
» portent une espèce de palankin, découvert et richement décoré, sur lequel est un sabot doré. Six petites
» filles tiennent un ruban jaune attaché au palankin.
» Un groupe de vieilles femmes le suit, et la marche
» est terminée par des pages.

» On apporte un fauteuil pour le Comte, il se place en face » du public. A quelques pas de lui, on met une chaise » pour le geolier, qui a une table devant lui. Les vieilles » femmes se mettent à gauche, celles qui doivent » faire l'essai du sabot à droite : des soldats empê- » chent de passer, excepté les femmes ; les hommes » sont dans le fond du théâtre derrière le Comte. » A chaque essai, un mari ou un père veut percer la » foule, on l'arrête ; on rit, un Officier crie silence. » Deux vieilles femmes mettent le sabot par terre. » Il se fait un silence; en suite on joue une fanfare. » Le geolier se lève et appelle. Chacune des femmes » appelées est conduite par deux vieilles femmes, » elles essayent le sabot; boëtent et se sauvent. »

LA DOUCEUR, *appelant.*

MADAME Folville. (*Elle essaye le sabot et boëte.*)

Mad. FOLVILLE.

Je m'en suis bien douté, mais c'est sans conséquence. (Fanfare.)

LA DOUCEUR.

Madame Renaudin.

» Elle boëte et rentre lentement avec un air de satisfac- » tion. » (Air : *Toujours, il est toujours le même.* Fanfare.)

GEORGET, *passant la tête.*

Ça ne va pas mal, et de trois. (*Fanfare.*)

LA DOUCEUR.

Nicette Jacquement.

» Elle vient avec un air bien innocent et boëte ; elle s'en » va de même. » (Air : *Sans chien et sans houlette.* Fanfare.)

LA DOUCEUR, *d'une voix tremblante.*

Madame, la Douceur.

(*même résultat.* Air : *O ciel ! puis-je ici te voir.*)

GEORGET.

Il en tient, le père la Douceur.

LA DOUCEUR.

C'est-il possible ? quoi ! c'est ma femme...

L'OFFICIER.

Silence....

LA DOUCEUR.

La coquine fait le diable à la maison, et cloche devant tout le monde ; monseigneur, permettez-moi de l'étrangler pour servir d'exemple.

LE COMTE.

Résigne-toi, et continue.

LA DOUCEUR.

C'est bien dur...

(Air : *Babet que t'ès gentille.* Fanfare.)

LA DOUCEUR.

Madame Georget.

GEORGET, *à part.*

Voilà ma chère poulotte; celle-là, je dis...

» Elle boëte, veut essayer encore et boëte toujours. »

GEORGET, *se montrant tout-à-fait.*

Est-ce que je rêve? c'est-il croyable? mon dieu! mon dieu! quoi, c'est marié d'hier et ça boete aujourd'hui.

LE COMTE.

Qu'on se taise.

» Les soldats le chassent, on entend le bruit du cors » dans l'éloignement. Deux Ecuyers, portant des » bannieres, s'approchent, un troisième tient une » lettre. ».

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, LES ECUYERS.

UN ECUYER.

Le comte Palmérin.

LE COMTE.

C'est moi.

L'ÉCUYER, *lui présentant une lettre.*

Ce cartel va vous instruire...

LE COMTE.

Donne. (*il lit*) « J'invoque les loix de la chevalerie pour » venger une femme injustement accusée. Oses-tu accep- » ter le combat à outrance? je suis le Chevalier de la » Comtesse: ta mort va lui rendre l'honneur et la liberté. » Insolent! c'est la tienne qui justifiera ma vengeance: (*à l'Ecuyer.*) Vas dire à ton maître que je l'attends pour le punir de sa témérité. (*Les écuyers sortent. A ses officiers et au peuple.*) Vous autres, allez dans le jardin continuer l'épreuve, et qu'on en tienne une liste fidèle. Faites avertir les Juges du camp, et qu'on prépare la lice où nous devons combattre.

(*il sort. Tout le cortège sort de même qu'il est entré.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

» Le théâtre représente une place publique, qui est ter-
» minée par une grille, au-delà de laquelle on apperçoit
» le château du Comte. Au milieu de la place, s'élève
» un obélisque décoré de différentes armures des che-
» valiers vaincus par le Comte. A droite et à gauche,
» on a pratiqué des gradins pour le peuple. L'arène,
» où doivent combattre les chevaliers, est entourée de
» barrières ; la portion seule qui est en face du public,
» s'ouvre et se ferme à volonté. Dans le fond on a placé
» cinq fauteuils sur une estrade, où les Juges du camp
» doivent s'asseoir. »

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE, ALCINDOR PÈRE.

ALCINDOR.

Quoi, vous persistez à croire avec le peuple que ce sabot renferme un talisman ?

LE COMTE.

Toutes les femmes ne viennent-elles pas d'en éprouver la puissance ?

ALCINDOR.

C'est justement cet effet général qui me fait soupçonner quelque ruse. S'il est des femmes qui ne rougissent pas de perdre cette modeste retenue, premier charme de leur sexe : il n'est pas rare d'en trouver d'autres qui s'honorent d'être tendre épouse et bonne mère, pour qui la sagesse n'est pas un devoir pénible ; mais une vertu douce, dont l'ascendant force au respect les hommes les plus corrompus. Pouvez-vous penser que dans tous vos domaines, il ne s'en trouve pas une seule ?

LE COMTE.

Vous avez pu en juger vous même.

ALCINDOR.

Ecoutez, monsieur le Comte, ce qui vient de se passer m'est suspect. J'ai appris que ce sabot vous fut donné

par un chevalier fort amoureux de madame la Comtesse, éconduit par elle, et forcé au silence; il aura peut-être cherché un moyen de la perdre dans votre esprit. Permettez-moi d'examiner ce présent funeste.

LE COMTE.

Volontiers. Vous cesserez, sans doute, alors de vouloir justifier des infidèles. (*musique.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES.

GEORGES.

Ah ! monseigneur, toutes les femmes sont en insurrection, quelques maris, un peu plus de mauvaise humeur que les autres, ont voulu rosser leur moitié; aussitôt voilà tout le corps femelle qui prend la défense, ça forme un bataillon quarré; les hommes se ressemblent de leur côté, la bataille va se donner; venez vîte, monseigneur, sans ça, il y aura plus d'un ménage estropié.

LE COMTE.

Je cours interposer mon autorité.

ALCINDOR.

Vous voyez l'effet de votre dangereuse épreuve. (*musique.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LA DOUCEUR, *une députation d'hommes.*

LA DOUCEUR.

Monseigneur, le tapage est appaisé. Voici une députation qui vient vous supplier de venger notre sexe. Qu'une femme bronche, ça peut passer, mais tout un pays, c'est trop fort.

LE COMTE.

Aucune femme n'a donc été exceptée?

LA DOUCEUR.

Voilà la liste, Monseigneur, depuis quinze jusqu'à soixante, tout à boëté; c'est comme une malédiction.

LE COMTE, *à Alcindor.*

Vous l'entendez.

LA DOUCEUR.

D'après ça, il ne faut pas que nos femmes se moquent de nous, et au nom de tout le corps masculin nous venons vous demander une loi pour les faire enfermer pendant deux ans ; ce n'est pas trop, il faut que justice se fasse.

ALCINDOR.

Rien n'est plus raisonnable, et je veux parler pour vous. Mais avant, je demande à mon tour une grace à Monseigneur.

LE COMTE.

Je promets de vons l'accorder.

ALCINDOR.

C'est d'ordonner qne tous les hommes indistinctement essayeront le sabot. S'il a eu la vertu de faire boëter les femmes infidèles, il doit avoir le même pouvoir sur les maris inconstans.

LA DOUCEUR.

Oh ! c'est différent ça.

ALCINDOR.

S'il ne produit aucun effet sur vous, Monseigneur rendra le jugement que vous sollicitez ; mais si vous éprouvez le sort de vos femmes, l'amnistie sera générale ; on ne doit pas punir une faute que l'on commet soi-même. Je vous préviens que les hommes sont plus maltraités ; ils restent un an boëteux.

LA DOUCEUR.

Diantre un an... dites donc vous autres, qu'est-ce qui veut du sabot ? (*Les hommes secouent la tête*) Ça ne vous tente pas plus que moi n'est-ce pas ?

ALCINDOR.

Allez porter à vos camarades la décision de monseigneur, et dites leur, en même temps, que j'espère leur prouver bientôt que cette merveille qui vient de s'opérer n'est qu'une imposture. (*Les hommes sortent.*) Vous sortirez, vainqueur du combat que vous allez soutenir ; les loix de la chevalerie vous rendent alors plus maître que jamais des jours de la Comtesse ; mais si elle est innocente !

LE COMTE.

Ah ! mon ami, je ne compte plus la revoir. Mon honneur seul me met les armes à la main ; j'espère ajouter les dépouilles du présompteux qui me défie, aux trophées qui parent déjà cette enceinte, et je te quitte pour me préparer au combat.

SCÈNE IV.

ALCINDOR PÈRE, *seul.*

CET homme n'est pas aussi méchant que je l'avais jugé, et si je puis le réconcilier avec son épouse, je sens que j'oublierai qu'il fut le persécuteur de ma famille; mais quel est ce cortège?

» Des hommes d'armes s'avancent, en suite viennent des » Pages, des Ecuyers, l'un porte la bannière, l'autre » l'écu. Alcindor fils, la visière baissée, paraît en » dernier. »

SCENE V.

ALCINDOR PÈRE, ALCINDOR FILS.

ALCINDOR père, *à part.*

C'est sans doute le défenseur de la Comtesse.

ALCINDOR fils, *à sa suite.*

La lice est préparée, et je vais donc bientôt venger mon père et la vertu persécutée.

(*Il reste seul avec son père.*)

ALCINDOR père.

Chevalier, quel motif vous porte à venir combattre un homme qui n'est pas éloigné du répentir?

ALCINDOR fils.

Celui de le punir de toutes ses félonies.

ALCINDOR père.

Qu'entends-je?... cette voix.

ALCINDOR fils.

O ciel!.... me trompai-je?....

ALCINDOR père.

Alcindor!...

ALCINDOR fils.

Mon père!.. (*Il lève la visière de son casque.*) Mais quel est ce déguisement?...

ALCINDOR père.

Mon fils, c'est un habit que je ne quitterai jamais; mais toi, comment te vois-je avec cet éclat, cette suite?

ALCINDOR fils.

Notre sort est changé. Ayant porté notre justification

jusqu'au pied du trône, j'obtint qu'on examinât de nouveau les accusations dirigées contre vous. Vous étiez dénoncé par le cruel Palmérin comme un sujet rebelle; mais votre innocence fut enfin reconnue; non content de nous rendre nos biens, le roi daigna lui-même me recevoir chevalier. Je partis comblé des bienfaits de la cour. Mon premier soin fut de vous en porter la nouvelle, on ignorait ce que vous étiez devenu, j'apprends la condamnation de la Comtesse, je m'arme et j'arrive pour être son vengeur et le vôtre.

ALCINDOR père.

Ah mon fils! faut-il que le plaisir de te voir soit troublé par l'incertitude de ce combat? Le Comte jusqu'à présent fut invincible, regarde les preuves multipliées de ses victoires.

ALCINDOR, fils.

Qu'importe, j'aurai plus de gloire à le vaincre; vous, mon père, retournez dans le château de vos ancêtres, et qu'enfin les faveurs de la fortune vous dédommagent de la misère qui fut long-temps votre partage.

ALCINDOR père.

Mon fils, le ciel a reçu mes sermens, et rien ne pouvait me tirer de mon hermitage que le désir d'être utile à la Comtesse.

ALCINDOR fils.

Mais comment le Comte n'a-t-il pas découvert qui vous êtes.

ALCINDOR père.

Il n'a vu en moi qu'un solitaire qu'il estime. J'étais sur le point de lui faire reconnaitre ses torts envers son épouse; ton combat détruit toutes mes espérances.

ALCINDOR fils.

Quoi! mon père, vous vous intéressez pour un barbare?

ALCINDOR père.

Mon ami, celui qui veut qu'on lui pardonne, a besoin de pardonner à son tour. Je connais les crimes du Comte; mais mon ressentiment, contre l'épouse, n'a pas dû survivre à la bienfaisance de la femme.

ALCINDOR fils.

Et moi, j'ai dû défier l'homme le plus injuste, rien ne peut retarder notre combat. Ma cause est juste, et je triompherai; ma victoire va briser l'échafaud où devait monter la vertu, et sera véritablement le jugement. Je vais rejoindre ma suite, et votre vengeur se montrera bientôt digne de vous. (*Il sort.*)

SCENE VI.

ALCINDOR PERE.

Ah! je renais en voyant son courage ; ce cœur paternel a pu se troubler, mais j'ai reconnu mon fils à sa noble fermete.

SCENE VII.

LUCETTE, ALCINDOR PÈRE.

LUCETTE, *ayant regardé les apprêts du combats.*
C'EST donc comme çà que c'est arrangé ?

ALCINDOR père.
Mon enfant, qui t'amène ici ?

LUCETTE.
La curiosité. J'ai voulu voir les préparatifs de la bataille.

ALCINDOR.
Tu as donc quitté la Comtesse ?

LUCETTE.
Oui ! elle m'a dit de la laisser seule un instant. Elle se désole.

ALCINDOR.
Comment l'aborder. Mais, dans cet instant funeste, un autre soin doit m'occuper. (*musique.*)

SCENE VIII.

LUCETTE, *seule.*

MA maraine est bien bonne ; si j'avais un mari méchant, et qu'il allât se battre, je n'en pleurerais pas du tout.

SCÈNE IX.

GEORGET, LUCETTE.

GEORGET, *à part.*

Ça n'est-il pas bien guignonant d'éprouver ça tout juste le lendemain de sa noce ?

LUCETTE, *à part.*

Voilà mon frère ! Il est bien triste, c'est fait pour ça, une femme de la veille.

GEORGET.

Mariez-vous donc, c'est ben la peine.... Je suis d'une humeur... encore si j'avais quelqu'un sur qui la passer ?..., bon ! voilà mon petit drôle de tantôt... enfin, je te retrouve donc ?

LUCETTE.

Je ne me cache pas.

GEORGET.

Qu'est-ce que je t'avais fait pour venir me serrer le bras de toutes tes forces.

LUCETTE.

Tu parlais mal d'une fille que j'aime.

GEORGET.

C'est-il une raison pour me rendre le bras tout noir. Ah ! je vais t'arranger.

LUCETTE.

Un moment. Je n'ai pas envie de me battre.

GEORGET.

Je vais toujours t'assommer, en attendant.

LUCETTE, *parlant naturellement.*

Ce serait conscience... imbécille !

GEORGET.

Est-ce que tu me connais, pour me parler comme çà ?

LUCETTE, *riant.*

Certainement.... tu ne vois pas qui je suis ?

GEORGET.

Attends donc que j'examine...

LUCETTE.

Regarde-moi bien.

GEORGET.

Mais est-il donc croyable ?... on dirait que c'est la tête de ma sœur sur le corps d'un homme.

LUCETTE.

C'est moi-même, Lucette.

GEORGES.

Quoi, vrai ? je sentais effectivement quelque chose qui me disait qu'il y avait du feminin dans tout çà. Mais pourquoi as-tu troqué ton sexe.

LUCETTE.

C'est un mystère.

GEOGRET.

Est-ce pour ne pas essayer le sabot que tu t'ès déguisée?

LUCETTE.

Je ne crains rien

GEORGEF.

Bath, toutes les femmes disaient comme toi. Mais pourquoi mènes-tu un aveugle ?

LUCETTE.

C'est encore un mystère.

GEORGET.

Mamselle, dans tous ces mystères là, on n'y voit goute. Je veux savoir....

LUCETTE.

Puisque tu le veux ; il faut bien tout te dire... (*Regardant autour d'elle.*) Il n'y a personne ?....

GEORGET.

Non.

LUCETTE.

Tu n'en parleras pas ?...

GEORGET.

Non.

LUCETTE.

C'est que c'est bien important.

GEORGET.

Je serai muet.

LUCETTE.

En ce cas là, écoute bien... je t'apprendrai cela une autre fois.... (*Elle se sauve. Musique.*)

SCENE X.

GEORGET, *seul.*

Hében mamselle. Oh! pour le coup il y a du singulier dans tout çà. Il se passe de belles choses dans ma famille. Ma sœur est devenue garçon, et ma femme... ma femme,

c'est bien pis... (*Musique.*) La voilà... j'ai beau lui en vouloir, je ne peux pas m'empêcher de la trouver gentille.

SCÈNE XI.

GEORGET, GEORGETTE.

GEORGETTE, *arrive lentement.*

(Air : *J'ai perdu mon serviteur.*)

Georget !...

GEORGET, *se retournant de l'autre côté, et y restant une grande partie de la scène.*

Madame.

GEORGETTE.

Mon ami...

GEORGET, *toujours sans la regarder.*

Mon... ma... suffit, vous n'êtes plus qu'une perfide.

GEORGETTE, *tremblante.*

O ciel ! tu ès donc bien en colère ?

GEORGET.

Je n'est pas de quoi, n'est-ce pas ?

GEORGETTE.

Je t'assure que je ne sais pas commet cela s'est fait.

GEORGET.

Pardine, Madame, je le sais encore moins que vous.

GEORGETTE.

Mon cher petit mari, je n'ai pas cessé de t'aimer.

GEORGET, *à part.*

Qu'elle est douce cette voix là, c'est dommage qu'elle soit trompeuse.

GEORGETTE.

Songe donc que depuis hier, jusqu'à l'essai du sabot, je ne t'ai pas quitté un seul instant.

GEORGET, *s'adoucissant par degrés.*

C'est vrai ; mais le diable est si malin.

GEORGETTE.

Sois bien certain que cette épreuve là ne dit pas du tout la vérité.

GEORGET.

J'aurais ben envie de te croire ; mais n'ai-je pas vu ?

GEORGETTE.

C'est la douleur qui m'a empêché d'aller droit, voilà tout ; je t'aime trop pour être coupable.

GEORGET.

C'est-y ben vrai ?

GEORGETTE.

Foi d'honnête Goergette, ce vilain sabot-là est un menteur.

GEORGET.

Il n'a pourtant pas d'intérêt à ça,

GEORGETTE.

Tu dois en croire mon cœur, de préférence à lui.

GEORGET, *à part.*

Ce cœur là a un fier langage pour le mien.

GEORGETTE, *le caressant.*

Mon cher petit Georget.

GEORGET.

Ah mon dieu ! mon dieu !...

GEORGETTE.

Mon bon ami, mon bon mari !...

GEORGET, *à part.*

Je ne peux plus y tenir, voilà ma colère qui devient de l'amitié.

GEORGETTE.

Rends-moi ton cœur.

GEORGET, *se retournant tout-à-fait.*

Comment veux-tu que je te le rende, puisque je ne te l'ai pas repris ?

GEORGETTE.

Tu m'aimes donc toujours ?

GEORGET.

Cet amour-là me fait trop de plaisir pour qu'il finisse si tôt.

GEORGETTE.

Ah ! mon ami, que je suis heureuse !

GEORGET.

Et moi, que je suis content ! je sens mon cœur qui se déconfle.

GEORGETTE.

Et le mien, qui se livre à la joie.

GEORGET.

J'aime mieux te croire, que de bouder plus long-temps. Mais, promets-moi....

GEORGETTE.

Oh ! je te jure d'avance tout ce que tu voudras.

GEORGET.

Hé bien ! jure-moi que, dans toute ta vie, tu ne boë-

teras pas un seul petit moment. Si tu savais combien ça fait de peine à un mari ?

GEORGETTE.

Vas, tu n'auras jamais à te plaindre de moi.

GEORGET.

Bon ! je respire à mon aise.... Nous voilà bons amis, un baiser doit scéler notre réconciliation.

(*il l'embrasse.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES, LA DOUCEUR.

GEORGES.

FORT bien ; en voilà un qui a plus de raison que les autres.

LA DOUCEUR.

Tu es désabusé bien vite !

GEORGES.

Il fait bien. Quand on aime sa femme, il faut encore mieux être crédule que malheureux ; d'ailleurs, je présume que tout ce qui s'est passé n'est pas bien franc.

GEORGET.

Papa dit vrai ; il y a de la tricherie là dessous. A propos, savez-vous quel est le conducteur de l'aveugle ?

GEORGES.

Oui, et silence.

GEORGET.

Elle a pris là un fort joli métier, ma sœur.

LA DOUCEUR.

Sa sœur !

GEORGES, *faisant des signes à son fils.*

Ne vois-tu pas qu'il ne sait ce qu'il dit.

GEORGET.

Oh ! par exemple, c'est trop fort. N'allez-vous pas me soutenir aussi, que je n'ai pas vu boëter ma femme ? Hében, c'est tout de même ; j'ai reconnu Lucette, et ça, au moment où j'allais joliment la rosser.

GEORGES, *à la Douceur.*

Ce qui vient de se passer lui a tourné un peu la tête ; c'est pardonnable.

GEORGET.

Hében, il ne manque plus que ça ; ma voilà fou, à

vous entendre. Je me souviendrai long-temps du jour de mon lendemain.

LA DOUCEUR.

Il n'a pas tout-à-fait tort, c'est une vilaine journée pour les maris.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE, LUCETTE.

LA COMTESSE, *à Lucette, dans le fond du théâtre.*

Voila donc la funeste enceinte où l'un des deux doit perdre la vie ?

LA DOUCEUR.

Bon homme, qu'est-ce que vous venez donc faire ici, puisque vous n'y voyez goutte ?

GEORGES.

Plus il y a de monde, plus sa quête est meilleure ; mais, le cortège n'arrive pas encore, allons au devant.

LA DOUCEUR.

Ce n'est pas la peine, nous voilà tout portés.

GEORGES, *voulant le faire sortir.*

Nous nous promènerons ; tu sais qu'on ne peut se placer qu'au moment du combat.

GEORGET, *à son père, en lui présentant sa sœur.*

Non, ce n'est pas-là ma sœur ?

GEORGES.

Je t'ai défendu d'ouvrir la bouche.

GEORGET, *à sa femme.*

Voilà encore du nouveau ; on veut que je me défraternise, et que je sois muet. Il y a du mic-mac, c'est sûr. Cet aveugle-là, je parierais que ce n'est pas du tout un aveugle. (*Il va à la Comtesse.*) Monsieur ?...

GEORGES.

Allons, suis-nous et tais-toi.

GEORGET, *à la Comtesse.*

Madame.

GEORGES.

Veux-tu te taire, encore une fois ?

GEORGET.

Quoi ! ni monsieur, ni madame ? Il faut pourtant bien qu'il soit quelque chose. (*musique.*)

» Georges emmène son fils, sa femme et la Douceur. «

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LUCETTE.

LA COMTESSE.

Ma chère Lucette, je connais tous les reproches que je puis faire à mon époux, sa mort me rend l'innocence et la liberté; mais j'aime mieux vivre dans l'état malheureux où je suis, que de devoir ma délivrance à la perte de ses jours. (*musique.*)

SCENE XV.

Les précédens, ALCINDOR père.

ALCINDOR.

Madame, le moment terrible approche.

LA COMTESSE.

Comment un inconnu a-t-il pu prendre ma défense?

LA DOUCEUR.

Il a cru vous servir et vous venger.

LA COMTESSE.

En se déclarant mon chevalier, il ne sait pas quelle peine il me cause. Il n'est donc aucun moyen?...

ALCINDOR.

Le chevalier qui voudrait éluder le combat, serait couvert d'infamie, et votre défenseur préfère la mort à la honte.

LA COMTESSE.

Vous le connaissez?

ALCINDOR.

Oui, madame; il fut comblé de vos bienfaits!... C'est Alcindor.

LA COMTESSE.

Alcindor!...

ALCINDOR.

Lui-même. Quand vous tremblez pour un époux, je dois craindre pour un fils.... (*musique.*) Voilà le signal qui annonce le départ des combattans; le sort va bientôt décider qui des deux nous aurons à pleurer. (*à part.*) O ciel! protège Alcindor.

LA COMTESSE, *à part.*

Dieu! sauve mon époux.

SCENE XVI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ALCINDOR FILS, LE COMTE, *Suite.*

» Des soldats ouvrent la marche, et se placent en dehors » de la barrière. Des ménétriers arrivent en suite, » en jouant des instrumens. Les écuyers du Comte, » ses pages, les suivent. On porte son écu, sa lance, » sa masse d'armes. Ils passent à droite, ceux d'Al- » cindor à gauche. Le roi des hérauts d'armes, à la » tête de quatre hérauts, précèdent les juges du » camp. Le Comte, à la suite de ses gens d'armes, » est conduit par un chevalier parrain ; Alcindor ar- » rive de même. On ouvre la barrière ; les écuyers, » hommes d'armes, pages, se mettent des deux cô- » tés, et les juges du camp se placent en face du » public, le roi et les hérauts d'armes plus bas ; le » peuple entre, se met sur les gradins, les hommes » d'un côté, les femmes de l'autre. Les deux cheva- » liers parrains présentent les deux combattans aux » juges : le roi des hérauts lève sa main de justice, » il se fait un roulement de timballes ; les deux che- » valiers se mettent à genoux. Un des juges se lève.«

LE JUGE.

ARMEZ-VOUS, et songez que le ciel va découvrir l'innocent ou le coupable.

» Il se fait un nouveau roulement de timballes : les » combattans se lèvent, et prennent chacun, des » mains de leurs écuyers, leur écu et leur épée ; les » écuyers se rangent de côté, les chevaliers parrains » près des juges. La trompette se fait entendre, les » deux combattans se donnent la main, s'embrassent » et se retirent en arrière, pour attendre le signal » du combat. Alcindor père, ainsi que la Comtesse, » sont près de la barrière : tous deux expriment al- » ternativement, la crainte et l'espérance. Le roi des » des hérauts lève sa main de justice, et les deux » champions fondent l'un sur l'autre ; après s'être » vivement défendus, Alcindor presse le Comte, le » le désarme, et le fait tomber à ses pieds. Il lève » le bras pour lui donner la mort. «

ALCINDOR, *fils*, *l'épée haute.*

Confesse que tu as méchament persécuté la famille des Alcindor ? confesse que ta femme est innocente, ou tu ès mort.

LA COMTESSE, *s'élançant dans l'enceinte, arrête le bras d'Alcindor, et lui dit :*

Chevalier, ce n'est pas par la contrainte que Palmerin doit rendre justice à sa femme ; accordez-lui la vie, ou prenez deux victimes.

ALCINDOR fils.

Vieillard, éloigne-toi.

LA COMTESSE.

Non. Je veux partager son sort. Qui vous a nommé mon vengeur ? Je n'ai besoin que de mon innocence et de son cœur. (*Elle fait tomber son déguisement.*)

ALCINDOR fils.

Vous, madame.... Je suis désarmé ... (*il donne la main au Comte pour le relever.*) Comte, vous êtes mon prisonnier, soyez celui de la femme la plus respectable !

ALCINDOR, *père*, *au Comte.*

Reconnaissez ce vieux Alcindor, persécuté par vous, et qui doit tout à sa bienfaisance.

LE COMTE.

Quoi ! je suis entouré de mes victimes ? Mes remords l'emportent encore sur la honte de ma défaite. (*à sa femme.*) C'est vous, qui, loin de fuir un tyran, venez prendre sa défense ?

LA COMTESSE.

Cher Comte, vos regrets effacent tous mes maux ; voilà mon libérateur, la fille de Georges.

LE COMTE.

Cher enfant ! je ne t'oublierai jamais.

GEORGET, *à sa femme.*

Lucette un libérateur, madame la Comtesse un aveugle, sans tout le reste ; c'est un lendemain qui compte au moins.

LE COMTE.

Alcindor, vous m'avez vaincu, mais je m'honore de l'être ; ma victoire eût été trop funeste.

ALCINDOR père.

Il me reste à dévoiler le mystère du sabot. Il fut la pomme de discorde, il doit être l'arbitre de la réconciliation.

GEORGET, *à sa femme.*

Ecoutons.

ALCINDOR père.

L'amour du merveilleux vous a tous égarés. L'envie de nuire a fait imaginer de placer un ressort imperceptible dans l'intérieur du sabot. Pressé par le pied, il occasionne une douleur involontaire qui fait boëter; voilà tout le talisman, le bois qui couvrait ce ressort étant ôté, vous pourrez bientôt en juger vous-même.

(*Il le donne au Comte.*)

GEORGET.

Sans savoir çà, je te raimais; à présent te voilà blanche comme neige.

LE COMTE, *aux hommes.*

O vous! que ma prévention vient dégarer, ne rougissez pas de réparer vos torts.

» Il se jette aux genoux de sa femme, la Comtesse le » relève, les maris suivent l'exemple du Comte, » et tombent aux pieds de leurs femmes; plusieurs » d'entr'elles les repoussent. «

ALCINDOR père.

Comment, mesdames, vous avez de la rancune?... Allons vîte, la paix générale. (*Tout ce réconcilie.*)

(*On entend la musique.*)

LE COMTE.

Qu'est-ce?

LA DOUCEUR.

Une couronne, qu'on apporte au vainqueur.

LA COMTE, *à Alcindor fils.*

Chevalier, c'est à la Comtesse à vous l'offrir.

» Des jeunes filles présentent une couronne à la Com- » tesse, le chevalier se met à ses genoux, présenté » par le Comte. La Comtesse pose la couronne, Al- » cindor lui baise la main, et le Comte l'embrasse. «

(*On danse.*)

FIN.

De l'Imprimerie de MB. DEVERGNE, rue Saint-Denis; N°. 240, près celle du Petit-Hurleur.

30.3.71 #18

PQ
1982
F983

Faur, Louis François
Le sabot de fidélité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY